

GUSTAVE COURBET : LE PARADIS EN SAINTONGE

Bibliographie

Roger BONNIOT, *Courbet en Saintonge, scènes de la vie artistique en province sous le Second Empire*, Cozes, 1986 ; complète un ouvrage paru en 1973.

Robert FERRIER, *Catalogue raisonné des peintures de Gustave Courbet*, 1978.

Le Retour de la conférence, un tableau disparu, cat. exp., Ornans/Besançon, Musée Gustave Courbet/Éditions du Sekoya, 2015.

Yvonne MELIA-SEVRAIN, *Etienne Baudry : une vie charentaise, châtelain, dandy et écrivain militant*, Saintes : Le Croît Vif, 2010. Les archives d'Etienne Baudry sont conservées aux Archives départementales.

Le 31 mai 1862, le peintre Gustave Courbet (1819-1877) arrive par le train de nuit, vers 9 h du matin, en gare de Rochefort. Il est accompagné par un ami, le critique Jules Castagnary. Né à Saintes le 11 avril 1830, ce jeune journaliste a rencontré Courbet en 1860 et l'a convaincu de venir découvrir la Saintonge.

La diligence (ils semblent la préférer au bateau), franchissant le pont de Tonny-Charente, gagne Saintes d'où les deux amis atteignent le château de Rochemont, à Fontcouverte, propriété d'Etienne Baudry, né le 11 avril 1830, camarade de collègue et presque jumeau du critique.

Etienne Baudry a 32 ans, il est né le 12 avril 1830, de Louis, notaire, décédé en 1847, et d'Eléonore Berton, née à Saint-Vaize et décédée le 17 mai 1831 alors qu'Etienne n'a que 13 mois. Son grand-père maternel était Benjamin Berton, maire de Saint-Vaize.

Marie Anne Eléonore Berton, née à Saint-Vaize le 18 avril 1809 à 22 h, de Jacques Etienne Benjamin Berton, 36 ans, propriétaire et négociant à Port-la-Pierre (Taillebourg, 14 novembre 1772 – Saint-Vaize, 16 octobre 1860), maire de Saint-Vaize, et de Marie-Geneviève Dautriche. Déclarée le 20 à l'adjoint Mathieu Villain, les témoins étant Claude Marc Dautriche, 57 ans, propriétaire à Taillant, grand-père maternel, et Joseph Bonnisseau, 55 ans, de Bussac.

Benjamin Berton restera maire de Saint-Vaize depuis l'An V jusqu'à sa mort, son acte de décès étant le dernier de l'année 1860. Il signe encore en septembre.

Denis Eutrope Louis Baudry, notaire, né à Saintes le 2 mai 1800, de Jean Baudry (1763-1848), chevalier de la Légion d'honneur, président honoraire du tribunal civil, et de Marthe Prieur (1774-1861). Conseiller municipal à Saintes au décès de son père.

Leur mariage est célébré à Saint-Vaize le 24 février 1829, les témoins étant Pierre Denis Baudry, frère du marié, 36 ans, procureur, Louis Antoine Auguste Delauzon, son beau frère, substitut, Georges Henry Lhomeys, négociant charentais, oncle d'Eléonore, et un autre charentais, son cousin germain François Siméon Burgaud, jeune propriétaire.

Etienne Baudry, élevé à la dure - « tu n'es qu'un fils de notaire » - par sa grand-mère Prieur, hérite donc à 17 ans. Il se permet une fantaisie : l'achat d'un attelage de purs-sangs. Rabroué par la grand-mère, il revient avec des ânes, provocation qui entraîne une brouille définitive. Il monte à Paris pour faire son droit – il suit même les cours de Michelet – mais revient bientôt pour gérer ses domaines.

A son mariage, en 1864, il possède Rochemont, sa maison natale à Saintes, 40 ha de marais salants à Bourcefranc, 14 ha à Port-d'Envaux, 14 ha à Saint-Vaize, des bois et des terres et environ 170 000 fr en créances, vins et mobilier. Sans parler des maisons de Port-la-Pierre et de Saint-Georges-de-Didonne.

Dandy fortuné, qui change de vêtements trois fois par jour, il appartient au petit groupe des bourgeois républicains de Saintes, les Gaudin, Mestreau, Poitiers, Duret ... opposés au maire Jean-Dulcissime Vacherie. Il se brouille aussi avec son camarade Boffinton, devenu préfet par erreur, qui rampe au service du régime.

C'est un admirateur de Courbet, rencontré en 1861, à qui, en janvier, il a acheté pour 2000 fr. de tableaux et qui possédera plus tard *Les demoiselles des bords de Seine*. Il se rend souvent à l'atelier, rue d'Hautefeuille.

Parmi les artistes saintais appréciés, on rencontre évidemment Louis-Auguste Auguin. Physiquement diminué, il a séjourné lui aussi quelque temps à Rochemont puis à Port-la-Pierre, dans une maison héritée par Baudry (parcelle 913 – erreur, sans doute plutôt 813 - de l'ancien cadastre), avant de s'établir en 1861 à Port-Berteau. Il faut aussi nommer Pradelles (atelier rue Eschassériaux, puis des Chanoines), Bourgeois (atelier rue du Synode), Arnold (atelier rue de la Souche).

Quant à Gustave Courbet, s'il est connu et reconnu, il n'est plus au mieux de sa forme. Ses grandes œuvres, *Bonjour Monsieur Courbet* alias *La rencontre*, *L'enterrement à Ornans* ... sont derrière lui. Il est obèse par « excès de brasseries », toujours célibataire puisqu'il continue d'affirmer que le mariage nuit à la créativité. Sa maîtresse, la principale, si l'on peut dire, Virginie Binet, lui a donné un enfant mais, lassée, a fini par le quitter et s'établir à Deauville. Il faut toutefois être prudent : sa fille Juliette, personnage peu sympathique, a expurgé la correspondance de son père de tout ce qui pouvait affecter l'image d'un artiste voué à son art.

Rochemont – mai / septembre 1862

A Rochemont, et pour marquer son arrivée, Courbet, de mémoire, peint un imaginaire paysage saintongeais.

Belle demeure bâtie sur un domaine de 60 ha, au milieu d'un parc magnifique, Rochemont, au recensement de 1861, loge trois domestiques, sans compter un ou deux non résidents. Le château va donc accueillir les artistes et leurs amis pour des soirées animées. On y déguste de succulents repas, fort arrosés, Baudry sert « pépé », le vieux cognac de son grand-père. Puis on converse, on raconte, on chante. Courbet, qui a une belle voix, affectionne non pas les chansons grivoises, comme on aurait pu le penser, mais les vieux noëls de Franche-Comté.

Courbet, attendu à Londres pour l'exposition universelle, devait rester une quinzaine de jours à Rochemont. Séduit par les délices de Capoue, il y prolongera son séjour pendant des mois. Un atelier est aménagé au rez-de-chaussée, dans un angle. Trois employés sont à son service. Tout le séjour est aux frais de Baudry.

Preuve que cette sottise n'est pas réservée aux classes populaires, on se décide un soir à tester au maximum les capacités d'absorption du maître, que l'on n'a jamais pu évaluer. Pendant le repas, il siffle trois bouteilles de Bordeaux, deux de Bourgogne, un bol de café arrosé d'une demi-bouteille de cognac. Passé au salon il continue de fumer et de boire ... jusqu'au trop-plein. Passons sur la fin de la scène.

Dans la journée, cependant, le château n'est occupé, outre la domesticité, que par Baudry, sa « maîtresse » (dixit Courbet) et le peintre. Baudry, alors célibataire épousera Eugénie Emilie Isabelle Bardin (1842-1898) en 1864. S'il se lève tard, après ces soirées éprouvantes, Courbet ne cesse pas de peindre. Il semblerait qu'il s'essaie alors aux fleurs et qu'il revienne aux nus qu'il avait cessé de peindre (*La Source* sera retrouvée au Caire) mais qu'il n'exposera pas à Saintes pour ne pas choquer les gens de province.

Il circule beaucoup, parfois monté sur l'âne Balthazar (du sport pour la malheureuse bête, même quand on est un champion !). On le voit à Fontcouverte, Chaniers, à l'étang du Douhet, à Saint-Porchaire ... Le site du Gros Roc l'attirera forcément car les rochers et sous-bois constituent pour le peintre un thème de prédilection. Il ira jusqu'à Royan, Marennes, Mornac, cette dernière sortie pour une dégustation titanesque d'huîtres arrosées de vin de Médis (qu'il déclarera redoutable).

Au début du mois d'août, on ignore la date exacte car les témoins se contredisent, Corot, de La Rochelle, pousse jusqu'à Saintes pour rendre visite à Courbet. Ensemble, ils peindront des vues de Saintes sur le coteau de Lormont. Ils peindront aussi à Port-Berteau, la garenne de Bussac. Le contraste est frappant, au cours des soirées et des fêtes, entre la truculence, l'exubérance de Courbet, et la réserve de Corot, qui esquisse un sourire timide devant les blagues énormes de son ami.

Le 12 août, à Rochemont, c'est une soirée musicale suivie d'un bal. La formation du chef Brossard, qui, au centre de discordes et de polémiques, cristallise l'opposition entre les édiles saintais et les Républicains, interprète notamment *Sur les rives de la Charente*.

A partir du 17, à Port-Berteau, des fêtes champêtres se succèdent. On avait même prévu des régates, annulées faute de participants « étrangers » en nombre suffisant. Pour ces fêtes, Courbet a demandé à Baudry 7 hl de punch dans une cuve à « bugée ».

Le 20, il apprend la faillite de Poulet-Malassis. C'est aussi vers cette date, semble-t-il, qu'il fait la connaissance de Laure Borreau, l'épouse de Jules Borreau, qui tient un magasin de tissus et de vêtements, La Fiancée, 13 rue de la Porte-Aiguière, aujourd'hui 55 rue Alsace-Lorraine. Avant, il avait rencontré Aimée Plet, qui lui inspire sans doute *La laitière de Saintonge*.

En septembre, au cours d'une promenade à dos d'âne, il chute de sa monture et se froisse un doigt. La rumeur, qui circule à Paris, selon laquelle il aurait eu une double attaque d'apoplexie est infondée.

Port-Berteau - début octobre / décembre 1862 (par recoupements)

Courbet, on vient de le dire, se rend souvent à Port-Berteau mais, au début de l'automne, il semble vouloir s'installer près de l'eau. L'hypothèse d'une brouille avec Baudry, son hôte de Rochemont, ne semble plus aujourd'hui retenue.

Le site est très différent de ce qu'il est aujourd'hui, notamment en raison de la construction de la voie ferrée, qui sera ouverte le 15 avril 1867.

En bas, on trouve l'embarcadère du père Faure, le passeur de la Charente, et sa traille. Le passeur tient aussi un petit débit de boissons. Courbet loue le grenier de la maison. La femme du passeur, qui est borgne, est souvent mystifiée par le peintre, sans méchanceté mais pour déjouer sa curiosité. Par ailleurs, le voisinage trouve le peintre marginal mais « pas fier ». Il est vrai que l'artiste est un enfant de la campagne et qu'il sait parler aux ruraux.

C'est probablement alors qu'il se rend au Gros Roc et, surtout, qu'il achève la seule œuvre majeure de cette période, commencée à Rochemont : *Le retour de la conférence*.

Il se rendra au haras de Saintes pour peindre des chevaux (en particulier l'étalon Emilius) et des ânes afin de parachever son tableau.

Ce tableau, qui fait davantage scandale que ne le fera *L'origine du monde*, tableau toujours resté discret, montre des prêtres revenant éméchés d'une conférence ecclésiastique. L'histoire est-elle réelle ou inventée ? Certains témoins affirment qu'il s'agit d'une composition imaginaire mais Courbet lui-même, des années plus tard rappelait avec forces détails la scène dont il avait été témoin. Peut-être a-t-on douté de la véracité de la scène parce que, pour les visages et les animaux, Courbet a puisé son inspiration dans son entourage.

Disparu, le tableau est cependant bien connu par des copies, des gravures et des ébauches.

Les anecdotes fourmillent à son sujet. L'âne aurait été contraint de gravir l'escalier et trouvé dans le grenier. En fait – le peintre G. Balande a recueilli la vérité de la bouche de la fille du passeur – il a été hissé au moyen d'une poulie.

Il est probable que, visitant l'église de Bussac et constatant l'état des deux toiles qui s'y trouve encore en lambeaux, il ait, de sa main, restauré l'une d'elle.

Saintes – janvier / mai 1863

Une lettre atteste la présence chez les Borreau le 13 février. Courbet a peut-être renfloué le commerce du mari. Non sans mal, on a pu retrouver, en recoupant les indices, l'atelier de l'artiste à l'étage de l'actuel magasin Eram.

Jules Borreau (Châtelleraut, 1822) épouse le 7 juillet 1846 la fille du maire de Romegoux, Laure (Romegoux, 1826). Le couple aura 5 enfants mais la petite Gabrielle meurt en bas âge. Sa sœur Louise, au fil des années, finira par prendre son prénom. Laure, belle femme brune au regard un peu mélancolique, serait-elle une Madame Bovary qui aurait mieux fini ? Difficile d'être affirmatif tant les lettres dont nous disposons sont ambiguës. Que sera Gabrielle dans la vie de Courbet ? Difficile, là encore, d'être affirmatif.

Le 15 janvier, une prestigieuse exposition ouvre à Saintes : Courbet, Corot, Fantin-La Tour, Auguin, Pradelles ... (voilà une dizaine d'années, une exposition remarquable a été présentée au musée de Saintes, titrée *Autour de Courbet en Saintonge*).

A partir des titres des catalogues, il est bien difficile de dire où les tableaux ont été peints.

Paris – mai 1863

Courbet rentre à Paris pour le Salon (*Le retour de la conférence* sera d'ailleurs refusé) où les œuvres présentées seront sévèrement jugées par la critique.

Les relations nouées à Saintes seront sans lendemain. L'artiste reviendra sur la côte en août (Fouras) mais il n'est pas certain qu'il soit revenu à Saintes.

Les Borreau vendent leur commerce en situation difficile pendant l'été, s'installent à Châtelleraut puis à Paris. La famille restera, elle, fidèle à Courbet et viendra le visiter quand il sera emprisonné à

Sainte-Pélagie à la suite du jugement concernant la colonne Vendôme. Le peintre, condamné à la rembourser, mourra en 1877 sans avoir versé un centime. Laure meurt en 1902, un quart de siècle après Courbet.

Que reste-t-il du passage du maître du Réalisme en Saintonge ? Au moins 80 peintures mais, malheureusement, et à l'exception du *Retour*, aucune œuvre majeure.

Courbet meurt tristement d'une cirrhose en 1877. Etienne Baudry a vu sa fortune fondre quand il a épongé la faillite de ses beaux-parents. De nombreux sollicitateurs, qu'il accueille avec bienveillance, viennent aussi le ponctionner. Il a dû céder Rochemont, ravagé par le phylloxéra, et se retire à Royan. Il y mène une vie de bourgeois, pas dans la gêne mais pas non plus dans l'opulence. Les marchands de tableaux se succèdent : il vend sa collection pour survivre. Opéré de la prostate - une boucherie, à l'époque -, il s'affaiblit et meurt le 8 octobre 1908, confiant aux Soeurs de Saint-Vincent-de-Paul le soin d'organiser ses modestes obsèques. Sa maison et sa tombe seront détruites dans les bombardements de 1945. Il laissera quelques tableaux, pas les meilleurs pour la plupart.

A la fin de sa vie, quand le mauvais temps ou la fatigue lui interdisent sa promenade, il prend sa canne, son chapeau, dispose, dans son cabinet de travail, un tableau sur un chevalet et marche en le contemplant. C'est un paysage ensoleillé, signé ... Courbet.

Christian BARBIER